4e Année. — N° 180. Dimanche, 13 Juin 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE GRAND DINER. — 2. TOILETTE DE VILLE. — MODÈLES DE Mme CÉLINE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

3. DENTELLE AU FESTON.

SOMMAIRE

GRAVURES : Deux toilettes d'été. — Dentelle au feston. — Carré en filet. — Dentelle Renaissance. — Petite bordure en broderie au plumetis. — Voile de fauteuil Louis XIII. — Petite dentelle Renaissance. — Deux robes en toile batiste. — Quatre chapeaux de deuil. — Deux chapeaux d'été.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de grand dîner en gaze de Chambéry, à larges raies blanches et bleues. — Pardessous en faille blanche, orné dans le bas d'un plissé de gaze de Chambéry pris en travers la raie bleue, formant bordure; au-dessus, se trouve un plissé en gaze blanche unie, puis un plissé à gros tuyaux fixé aux deux têtes, la raie bleue mise en dessus de chaque pli. La tunique forme devant deux tabliers pointus, et derrière une longue traîne retenue à mi-largeur par un nœud de faille bleu et blanc; un effilé blanc et bleu orne cette tunique. Corsage cuirasse à basques courtes, sur lequel est posé un fichu en crêpe lisse formé par des plis en biais et entouré d'un plissé; un nœud de rubans le fixe dans le dos et sur la poitrine. Manches bouillonnées en gaze avec plissés retombant sur la main. — Modèle de Mme Céline.

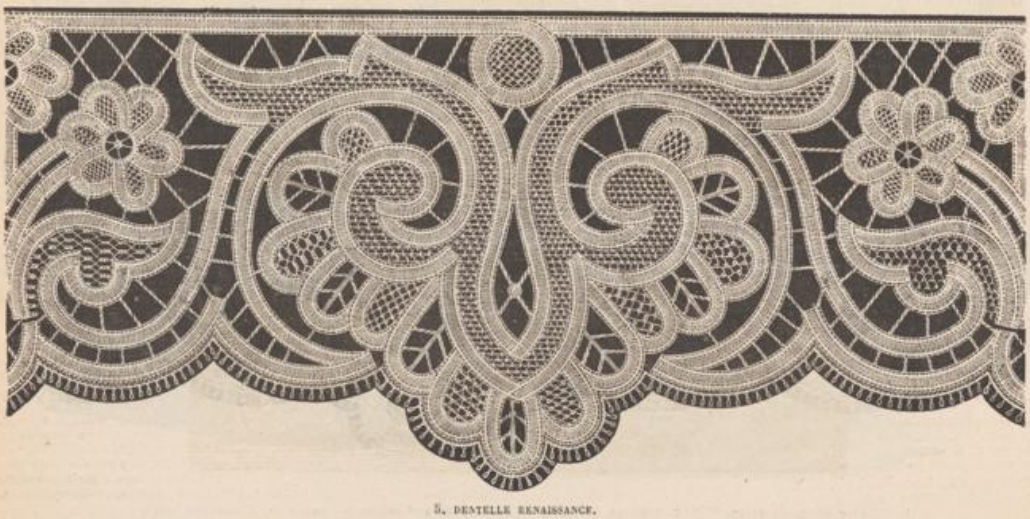
4. CARRÉ EN FILET.

2. Toilette de ville. — Modèle de Mme Céline, rue Neuve-Saint-Augustin, 22. — Robe de toile de soie gris écru, et sultane madras aux rayures bleues et jaunes. La jupe grise est ornée par devant, dans le bas, d'un volant à tête bouillonnée posé sur un volant écossais qui fait transparent, puis d'un large biais à moitié de sa hauteur bordant le tablier. Les fronces du tablier sont retenues de côté par les lisières de l'étoffe écossaise; cette même étoffe, par un long double pli Watteau, forme la traîne de la robe; sur le pli du milieu s'étagent des nœuds de faille bleue. Corselet en sultane; col revers en toile de soie gris écru; une bande d'étoffe à carreaux forme cuirasse sur le devant. Nous donnerons prochainement les patrons de ce corsage.

3. Dentelle au feston. — Notre modèle, qui peut servir pour garniture de robe d'été, se fait au feston bien bourré; le dessin peut servir aussi pour applique de mansouk sur tulle ou de toile blanche, sur toile écrue; les fleurs et les feuilles sont assez largement comprises pour se prêter à ce genre de travail.

4. Carré en filet. — Il peut se faire sur filet de main ou sur filet mécanique, à volonté; les points principaux qui le couvrent sont le point de toile de roues et celui de relief; le point d'esprit forme fond.

5. Dentelle Renaissance. — Modèle du Sphinx. — Il faut se procurer du lacet Renaissance au petit bord cor-



5. DENTELLE RENAISSANCE.

donné, qui vaut 26 centimes le mètre, puis tracer son dessin sur moleskine.

On coud le lacet en commençant par les dents arrondies qui entourent la fleur principale; l'intérieur se remplit des jours variés indiqués par notre dessin; les barrettes vénitiennes se font cordonnées.

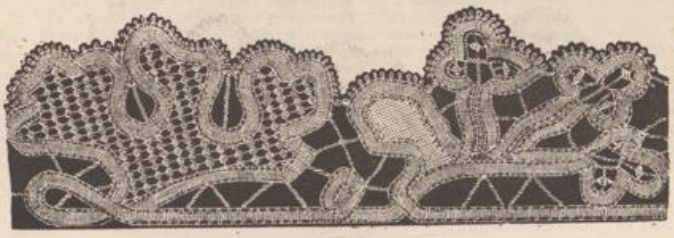
6. Petite bordure broderie plumetis. — Les pois se font pleins, et non en œillets. Les feuilles s'exécutent moitié au point de plume et moitié au point de sable; les fleurettes à feuilles coupées avec œillet ouvert dans le milieu, et enfin le feston du bord au point de rose.

6. PETITE BORDURE EN BRODERIE AU PLUMETIS.

7. Voile de fauteuil Louis XIII. — Ce modèle, qui fait grande nouveauté et a un cachet artistique très-original, est dû à la maison Assimon. On le trouvera tout préparé et échantillonné à la maison du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. Ce voile se fait sur toile Colbert, au réseau bien ouvert et bien large. Après avoir dessiné les contours du dessin, on les entoure extérieurement par un gros feston bien bourré, puis, sur la toile même, à l'intérieur des dessins, on exécute une broderie largement comprise en point de chausson, point d'épine et points lancés; cette broderie se fait en fil plat au reflet brillant. Les barrettes vénitiennes se font en fil fil, marque H du n° 84.

7. VOILE DE FAUTEUIL LOUIS XIII

8. Petite dentelle Renaissance. — L'inégalité des contours de ce modèle, dû à la maison du Sphinx, est une originalité particulière du dessin qui reproduit exactement une dentelle ancienne; le travail est le même que pour toutes nos dentelles Renaissance; on doit dessiner sur moleskine, puis, après avoir cousu son lacet, faire les jours et les barrettes qui le garnissent.



8. PETITE DENTELLE RENAISSANCE.

9. Robe en toile batiste rayée. — Modèle des Grands Magasin du Louvre. — La jupe arrondie est ornée d'un volant monté en fronces, avec biais à carreaux blancs et bleu anglais, surmonté d'un large plissé arrêté en tête et en pied par une triple piqûre.

Corsage plastron à grandes basques arrondies; revers plastron à

carreaux, et biais assorti autour de la basque. Tunique tablier de même étoffe, retroussée sur les côtés par une série de coulissés, et encadrée de deux biais d'étoffe faisant tête à un petit plissé.

11. CHAPEAU EN PAILLE BLANCHE.

12. CHAPEAU EN PAILLE NOIRE.

13. CHAPEAU DE GRAND DEUIL.

10. Toilette d'été. — Modèle des grands magasins du Louvre. — Robe de batiste gris de lin, dont la jupe à traîne est garnie de deux volants montés à plis plats, séparés par une garniture de broderie anglaise en coton blanc sur la toile de la robe. La tunique, arrondie devant en forme de tablier, est enguirlandée d'une bande brodée à petite tête plissée, ornement qui se prolonge sur la traîne qui tombe en chape carrée; le retroussis est relevé à l'aide d'une bande brodée faisant tête à un plissé. Paletot cintré derrière aux basques fuyantes devant, s'ouvrant sur le corsage à taille ronde. Chapeau de paille grise, orné de ruban de taille bleue et d'une plume naturelle.

11. Chapeau à bords en paille blanche à fond mou en faille bleue. — Deux roses mêlées de raisins sont posées dessous sur une torsade bleue et se répètent dessus. — Modèle de Mme Dujardin, 3, rue de la Michodière.

12. Chapeau en paille noire à bords plats, orné en dessous de jasmin blanc, en dessus d'un ruban de taille blanche. — Modèle de Mme Dujardin.

13. Chapeau de grand deuil. — La passe, relevée en auréole, recouvre seulement une torsade de crêpe, ce chapeau étant lui-même tout en crêpe anglais ou crêpe crêpé à grosses côtes. — Modèle du magasin de deuil *A l'église Saint-Roch.*

14. Chapeau de crêpe noir à la calotte ronde, à la passe recouverte de biais, avec guirlande de roses des haies noire, au cœur de jais noir mat et non brillant.

15. Chapeau de deuil. — La passe est en paille de riz noire, le fond large et mou tout bouillonné est en gaze noire capitonné de grosses fleurs de crêpe noir lisérées au bord d'un tour de perles de jais, une écharpe de crêpe frangée avec œillets mélangés dans les nœuds retombe sur la nuque.

16. Chapeau de deuil. — Le chapeau est tout en paille de riz noir; une guirlande de rose au cœur de jais, aux feuillages noir mat, entoure la calotte pour retomber en traînasse sur la nuque; l'ornement du chapeau se complète par une aigrette ou chou de plumes de cygne noir. — Ces quatre chapeaux de deuil nous ont été communiqués par le magasin de deuil : *A l'église Saint-Roch*, rue Saint-Honoré, 197, et rue du Dauphin.

E. DOUGY.

9. ROBE EN TOILE BATISTE RAYÉE — MODÈLE DU LOUVRE.

PLANCHE COLORIÉE

Robe de faille bleu marine, avec tunique en foulard Surah à carreaux blancs et bleus. Le jupon est en faille unie, avec velours effilés, et ruches faites de même. Les lès de derrière du jupon sont retenus par des points de façon à former de gros bouillonnés qui se trouvent bridés à mi-jupe par une ruche servant d'attache au tablier. Le tablier, en foulard à carreaux, est bizarrement coupé; il forme une grande pointe sur le côté gauche et se drape très-haut du côté droit; une poche faite de faille bleue et garnie de nœuds et d'effilé est posée à gauche. Corsage mi-parti faille unie et foulard; manches en foulard, avec revers plissés en faille bleue. Chapeau de paille blanche, orné de faille bleue et de roses thé.

Costume de deux tons, en étoffe beige écrue et soie havane. Sur le jupon, trois biais avec bouclettes en galon de soie peu espacées entre elles. Tablier drapé, formant derrière un pan carré retroussé irrégulièrement, garni d'une large bande de faille, terminé par un plissé de faille et un effilé à glands en soie écrue. La partie de derrière est garnie d'un biais et de bouclettes comme le jupon. Petit paletot ajusté en faille, avec pattes en étoffe claire. Pochettes lisérées et boutons en passementeries. Chapeau en paille marron, avec bord en paille écrue et traîne de grenades ou de roses rouges.

Costume de petite fille, en popeline grise. La jupe

cœur de jais, aux
pour retomber en
chapeau se com-
plumes de cygne

DEUIL.

Ces quatre chapeaux
l nous ont été com-
és par le magasin de
l'église Saint-Roch,
nt-Honoré, 197, et
Dauphin.

E. DOUGY.

NCHE COLORIÉE

de faille bleu mari-
c tunique en foulard
a carreaux blancs et
Le jupon est en
ie, avec velours ef-
t ruches faites de
Les lés de derrière
n sont retenus par
nts de façon à for-
gros bouillonnés
trouvent bridés à
par une ruche ser-
'attache au tablier.
ier, en foulard à
x, est bizarrement
il forme une grande
sur le côté gauche
drape très-haut du
oit; une poche faite
le bleue et garnie
ds et d'effilé est po-
auche. Corsage mi-
ille unie et foulard;
s en foulard, avec
plissés en faille
Chapeau de paille
, orné de faille bleue
oses thé.
me de deux tons, en
celge écrue et soie
. Sur le jupon, trois
avec bouclettes en
le soie peu espacées
elles. Tablier drapé,
t derrière un pan
etroussé irrégulière-
garni d'une large
le faille, terminé par
sé de faille et un ef-
lands en soie écrue.
rtie de derrière est
d'un biais et de bou-
comme le jupon.
aletot ajusté en fail-
ec pattes en étoffe
Pochettes lisérées et
s en passementeries.
au en paille marron,
ord en paille écrue
ne de grenades ou
es rouges.
ume de petite fille,
eline grise. La jupe

1875 — Mainz et Falconer imp. à Paris — N° 180

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Duclos, 1, rue Laffitte.

Costume d'Enfant du Petit St Jean, 11, rue du Quatre Septembre.

Gants de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre Septembre.

carre
hlier
de co
un p

10.
Modè
sins
de ba
la jup
de de
plis pl
garnit
glaise
la toi
nique,
forme
landée
à peti
ment
la trai
pe car
relevé
brodée
plissé.
re aux
vant,
sage
peau
de ruf
d'une

11.
paille
en fail
ses m
posées
sade
dessus
Dujar
chodiè

12.
noire
en de
en de
taille
Mme

13.
deuil.
en au
ment
ce cha
tout
crêpe
— Mo
deuil

14.
noir
la pass
avec g
haies
noir m

15.
— La
de riz
mou t
gaze
grosse
lisérée

unie, a par devant
chevron. Gilet de
Louis XV orné de
en paille noire, orné

14.

touffe de fleurs r
Toilettes de la
Blanche Duclos.

COURRIER
DE LA M

C'était dimanch
solennité fashio
l'hippodrome d
champ, et jamais,
il, — on ne vit
invasion d'étrang
rus de toute part
sister à la gra
sportique et inte
du grand prix de
Le plus beau
monde a favo
journée si pleine
diverses pour les
intéressés d'abor
qui appartienne
vaux engagés, p
rieurs ensuite, et
les merveilleuse
allées là cherche
phe de toilette
nité. Elles ont p
sans crainte au
tre regardées,
sans être incom
un soleil trop vif
tées par un nua
Aussi étaient-el
nantes sous le h
coquetterie fé
voudrais pouvo
mes lectrices au
idée des toilett
remarquées; ma
personnel n'est
mais d'accord
fait l'admiratio
car je professe,
une profonde h
l'excentricité.
que telle fem
regarde, parce
étonne et ébl
dauds, me par
cule, je détou
pour accorder

unie, a par devant une garniture de velours posée en chevron. Gilet de velours noir sous un petit vêtement Louis XV orné de velours noir. Chapeau à haute forme, en paille noire, orné de rubans de faille noire et d'une touffe de fleurs rouges. — Toilettes de la maison Blanche Duclos.

14. CHAPEAU DE CRÊPE NOIR.

16. CHAPEAU DE EN PAILLE DE RIZ NOIRE.

15. CHAPEAU DE DEUIL.

Modèles du magasin de deuil : A l'église Saint-Roch, rue Saint-Honoré, 197.

10. ROBE DE BATISTE AVEC GARNITURE BRODÉE. — MODÈLE DU LOUVRE.

COURRIER DE LA MODE

C'était dimanche grande solennité fashionable sur l'hippodrome de Longchamp, et jamais, — paraît-il, — on ne vit semblable invasion d'étrangers accourus de toute part pour assister à la grande lutte sportique et internationale du grand prix de Paris.

Le plus beau temps du monde a favorisé cette journée si pleine d'émotions diverses pour les premiers intéressés d'abord, ceux à qui appartiennent les chevaux engagés, pour les parieurs ensuite, et aussi pour les merveilleuses qui sont allées là chercher un triomphe de toilette et de vanité. Elles ont pu se livrer sans crainte au plaisir d'être regardées, admirées, sans être incommodées par un soleil trop vif, ni inquiétées par un nuage suspect. Aussi étaient-elles rayonnantes sous le harnais de la coquetterie féminine. Je voudrais pouvoir donner à mes lectrices au moins une idée des toilettes les plus remarquées; mais mon goût personnel n'est presque jamais d'accord avec ce qui fait l'admiration de la foule, car je professe, on le sait, une profonde horreur pour l'excentricité. Il s'ensuit que telle femme que l'on regarde, parce que sa mise étonne et éblouit les badauds, me paraissant ridicule, je détourne la tête pour accorder toute mon attention à la toilette de telle autre qui passe inaperçue, et que moi je trouve charmante. Puisque nos abonnées veulent bien me répéter sans cesse qu'elles ont une confiance absolue dans mes appréciations, je vais simplement chercher à rappeler mes impressions.

Je citerai d'abord une jolie femme blonde, portant un pardessus de faille mauve très-pâle, presque blanc; la jupe unie et à traîne était découpée à larges dents retombant dans les creux des plis que formaient un volant monté à gros tuyaux et bordé d'un velours mauve un peu plus foncé. Sur ce jupon drapé seulement sur le côté gauche, sous un gros nœud de velours, une tunique en une sorte de dentelle blanche, une vieillerie revenue de mode, et que nos mères appelaient tricot de Berlin. Un vilain nom pour une Française de notre époque, mais le tissu a sans doute été débaptisé, et c'est charmant. Le corsage, forme cuirasse et montant, en faille mauve, était recouvert, sauf les manches, de la même dentelle. Les manches en faille très-justes au bras et tout unies, et formant presque aux poignets, laissaient échapper un flot de dentelle semblable qui retombait sur un gant de teinte exactement semblable à la robe. Ombrelle à manche d'ivoire en faille mauve recouverte de dentelle blanche. Chapeau sans bord à fond mou en faille recouvert de dentelle blanche, et orné tout autour d'une guirlande d'aubépine diminuant sur les côtés et fermant derrière par un nœud de faille mauve. Ce chapeau forme une sorte de toque allongée; les fleurs posent directement sur les cheveux; il se place très en arrière devant et descend très-bas sur le chignon, fait de boucles et de nattes tombant dans le dos. Pendant que j'admirais la

magnifique simplicité de cette robe unique en son genre, une femme de trente-cinq à quarante ans est venue se poser devant moi, comme si elle eût pu deviner que j'aurais un plaisir extrême à raconter à mes lectrices les détails d'une délicieuse toilette noire. Sur un pardessus de taffetas brillant, on avait drapé de la gaze de Chambéry, coupée en biais hauts de 5 à 6 centimètres posés au-dessus les uns des autres en chevron, et se croisant à la pointe des chevrons, formant ainsi de grandes dents qui couvraient tout le devant de la jupe. Chaque pointe du biais était marquée par un petit bouton de jais noir très-fin et très-petit. A partir des lés de côté et sur toute la longueur de la jupe à traîne, ce n'étaient que plissés de gaze se terminant par une toute petite blonde noire; ces plissés étaient très-fins et très-réguliers, ils étaient arrêtés deux fois et la partie non-assujettie se déplissant un peu, formait un fouillis de gaze et de dentelle extrêmement joli. Corsage absolument plat en gaze doublée de taffetas, manches de taffetas avec plusieurs plissés montant et descendant formant revers

Avec cette robe, sans draperie ni tunique, il fallait un vêtement accessoire. Ce vêtement était une écharpe faite d'entre-deux de blonde et de gaze de Chambéry, croisant devant, à très-grands pans nouant très-bas sur le côté gauche, un peu en arrière et tombant sur la traîne. Les pans de cette écharpe étaient couverts, sur une hauteur de 40 centimètres, de plissés de gaze garnis de petite blonde. Le chapeau, en paille noire, avait comme ornements du cassis noir et des fleurs de coucous jaunes.

Puis, je citerai une toilette fort simple en cachemire de l'Inde d'été gris mastic, c'est-à-dire presque blanc. Sur une jupe en belle faille tout unie, la couturière avait disposé un tablier original coupé en forme de châle, c'est-à-dire formant un triangle allongé. Il était drapé de façon à ce que la pointe du milieu retombât sur le côté droit; les deux autres pointes s'entrecroisaient et retombaient en drapant très-haut la tunique sur le côté gauche; une lourde et longue frange à tête grillée et à petits glands contrariés faisait tomber l'étoffe et lui donnait des plis charmants. Le corsage en faille, très-ajusté et lacé devant, — une nouveauté, — était recouvert à moitié d'une sorte de fichu en filet de soie, avec franges semblables à celle du tablier, nouant sur la poitrine et attaché par une touffe de roses naturelles. Chapeau de paille grise très-semblable comme teinte au costume, posé très en arrière et recouvert du même filet à franges formant fanchon et nouant derrière sous le chapeau; chicorée de taffetas découpée sous le bord du chapeau. Piquée en dessous sur les cheveux mêmes, touffe de roses naturelles indépendante du chapeau.

Observation générale : Beaucoup moins de robes à carreaux qu'on aurait pu le supposer, ce qui laisse penser que leur vogue s'éteint. Quelques-unes charmantes cependant, entre autres : une jupe en faille mais pâle ornée de trois volants hauts de 25 centimètres, bordés à plat d'un ruban noir ayant 4 centimètres, et plissés très fins, les plis très-creux et s'éparpillant à 10 centimètres du bord. Sur le second point qui les marquait, courait une légère broderie au point de chaînette. La tête des volants était également bordée de noir. La tunique, presque impossible à décrire et qui n'était formée, à proprement parler, que de draperies savamment disposées, était en foulard surah mais à carreaux noirs. Corsage fait en biais, en foulard surah. Manches moitié faille mais et foulard. Le foulard bouillonnait légèrement à la partie extérieure. Dans le bas, comme garniture, ruches de chantilly, avec nœuds mais mêlés. Le chapeau, en paille noire, avait pour ornements des boutons d'or et des raisins noir; c'était un chef-d'œuvre de goût. J'ajouterai que cette toilette, très-voyante, s'étalait dans un magnifique huit-ressorts.

Dans un genre infiniment plus simple, j'ai remarqué une robe moitié faille bleu pâle et moitié foulard surah bleu pâle et rose tendre, une autre en faille vert d'eau avec draperies et ornements en étoffe Renaissance. Chapeau en paille de riz orné de roses et d'écharpes en rubans Renaissance vert d'eau. Une toilette entièrement blanc crème : jupon faille, draperies et tunique en étoffe laine et soie à grain comme le crêpon, très-souple et entièrement orné de nœuds de faille gris feutre; c'était original et distingué. Chapeau assorti.

J'ai pu constater que la plus entière harmonie règne dans la toilette. Le chapeau semble toujours avoir été fait exclusivement pour la robe; l'ombrelle est également semblable; il n'est pas jusqu'aux gants qui ne soient assortis de teinte à l'ensemble. La suprême élégance est d'avoir des bottines faites de même étoffe que la robe; cependant cette règle est moins exclusive. Il est bien entendu qu'en posant ces *principes*, je ne m'adresse qu'aux femmes que leur fortune autorise à s'allouer pour leur toilette une somme considérable. A celles de nos abonnées qui sont, au contraire, obligées de conformer leurs dépenses à un revenu modeste, je dirai qu'une jolie paire de bottines en chevreau mordoré ou en chevreau glacé accompagne fort bien une jolie toilette, et qu'un chapeau blanc ou noir garni de fleurs peu voyantes peut être porté avec presque toutes les robes.

Autre observation : Les jupes sont toujours collantes, mais un peu moins cependant qu'au commencement de la saison. Les robes s'allongent même pour la rue; on les relève aisément d'une seule main, l'ampleur étant rejetée absolument en arrière. On ne porte plus de cols plats en toilette habillée. On garnit presque généralement le tour du cou et le bord des manches d'un petit plissé de crêpe lisse, ce qui est très-doux au visage.

MARIE DE SAVERNY.

UNE VISITE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

II

Le n° 1250 est également signé Laurens, et, comme *l'Interdit*, du même peintre, dont j'ai parlé dans un précédent article, l'*Excommunication de Robert le Pieux* présente une scène poignante. Dans une salle de son palais, le roi Robert est seul avec la femme dont l'alliance a attiré sur sa tête les foudres de l'Église. La foule s'éloigne. Ils sont là muets et consternés, se pressant l'un contre l'autre et jetant au ciel des regards désolés. Autour d'eux le vide et le silence; un clerge, renversé par l'évêque qui vient de les maudire, fume encore à leurs pieds. Rien de plus... et c'est navrant.

Laissons un instant ces tristes scènes et reportons nos regards sur une toile pleine de mouvement. Ici, au contraire, les têtes fourmillent, et chaque groupe ferait à lui seul un petit tableau. Nous sommes devant le *Régiment qui passe*, de Detaille. Voici la Porte Saint-Martin; les soldats défilent devant elle la tête courbée sous une pluie fine et glacée, au milieu d'une double haie formée par les badauds; des omnibus, de vrais omnibus chargés de monde, des fiacres, attendent que la circulation se rétablisse; il tombe un épais verglas qui zèbre le ciel et mouille le pavé. Tout cela est vivant, réel, un peu trop réel même, et on s'étonne qu'un peintre tel que Detaille ait choisi, entre mille, un sujet dans lequel le réalisme sans originalité tient la plus grande place. Il y a loin du *Régiment qui passe* à *la Retraite*, qui laissait dans l'âme un souvenir si profond.

Je me repens d'avoir dit si crûment ma pensée sur l'un des tableaux de Berne Bellecour, car la *Brèche*, du même artiste, m'a absolument reconciliée avec ce talent. La toile est de petite dimension, et sa composition n'a rien de bien étonnant; mais il se trouve dans cette petite chose quelques têtes de soldats qui sont de très-belles études d'expression. Ces physionomies en disent long; les unes sont très-franchement résolues, les autres indiquent l'hésitation; pourtant on devine au geste, à l'attitude de l'officier qui montre la brèche, que les moins vaillants seront facilement entraînés, on l'entend positivement crier : « En avant! »

Puisque je parle des tableaux militaires, je ne puis oublier ceux de M. de Neuville. L'un, le *Combat de Villersexel*, est une merveille, qui ne le cède en rien à sa *Dernière cartouche*. La scène représente l'un de nos rares succès sur l'armée allemande. Nos soldats sont fusillés à bout portant par les Prussiens cachés dans les maisons, et ripostent énergiquement. Le nuage de fumée produit par la fusillade est intense et si bien rendu qu'on sent l'odeur de la poudre. Comme dans les autres œuvres de l'auteur, les détails concourent à la grandeur de l'ensemble, et le spectateur de cette scène émouvante ne peut qu'admirer sans restriction.

Le second tableau de M. de Neuville représente : *Une Surprise aux environs de Metz*. Une élégante maison de campagne est envahie par les Prussiens et défendue par les Français. On aperçoit, par la porte enfoncée, les meubles épars et brisés; le soleil jette ses clairs rayons d'automne sur les rosiers grimpants, muets témoins de ces actes de vandalisme, et cette opposition est extrêmement saisissante.

Pour faire trêve à nos émotions, dirigeons nos pas vers une partie du Salon d'où partent des rires retentissants. Je m'étonne d'abord un peu que la vue d'une peinture puisse exciter ainsi la gaieté générale. Mais je fais bientôt comme tout le monde, en me trouvant en face de la chose la plus incroyablement bizarre qui se puisse imaginer. Je veux parler du tableau de Manet, désigné dans le livret sous ce nom : *Argenteuil*; que l'artiste ait voulu jeter un défi à l'opinion publique, rien d'étonnant, ce n'est pas la première fois que cela lui arrive, et il n'a pas tort puisqu'il a mieux réussi par ce procédé à se faire une réputation qu'en produisant de bons tableaux; mais que le jury ait admis cette enseigne de cabaret, voilà l'étonnant. Et quels types de communards en goguette! l'homme et la femme sont écœurants tous deux. On ne reproduit pas des têtes ayant de semblables physionomies. Il est vrai que le reste du tableau ne vaut guère mieux; un bateau qui est posé de champ sur une bande de cobalt tachetée de blanc représentant — la Seine! Et dans le haut du tableau, perchées sur le haut de cette bande bleue, des maisons en carton et des arbres de papier vert, voilà l'ensemble et les détails sans exagération aucune. Enfin! l'artiste a ce qu'il voulait, sans doute, car il y a toujours foule autour de cette monstruosité. Un autre peintre un peu de la même école, avec quelque mérite de plus cependant, c'est Ribot. Lui procède d'une autre manière. Il trempe son pinceau dans de la suie et, avec cette couleur peu attrayante, il peint des bonshommes très-vivants, comme pose et comme dessin; il n'y a qu'un malheur, c'est que ses Normands sont des charbonniers auvergnats de naissance.

Voici qui fait absolument contraste comme couleur : c'est le *Rêve*, par Lefebvre, peint à la crème fouettée. Le nuage blanc qui entoure cette douce tête blonde encore ensommeillée me semble un peu trop *solide* pour représenter les *vapeurs du matin*. *Chloé*, du même peintre, est une charmante idylle pleine de poésie.

Carolus Duran nous fait voir cette année son autre fillette habillée de velours gris : c'est l'enfant gris après l'enfant bleu d'il y a deux ans, et l'enfant vert de l'année dernière. Il veut nous montrer qu'il sait faire de jolies choses en toutes couleurs. La tête est vraiment délicieuse. Les jolis bébés que vous avez là, monsieur! Quant à sa *Fin d'été*, n'en parlons pas. Décidément, cet artiste habille mieux ses modèles qu'il ne les déshabille.

Je ne puis tarder davantage de parler de la 1re médaille du Salon : *En 1793*, de Jules Goupil. C'est un portrait de femme en costume du temps. Pas d'accessoires. La femme est debout, très-bien posée et merveilleusement vêtue d'une robe de velours grenat qui drape et chatoie sur un corps admirablement dessiné; mais ces cheveux épars me chagrinent; cela peut être très-bien rendu, mais c'est laid, très-laid même. En somme, une excellente peinture, une œuvre de talent.

(*A suivre.*) MARIE D'AJAC.

LA VOIX DU CŒUR

IV

Le vieux château, avec ses mousses, ses ronces et ses lierres, poussés sur sa façade rechignée, arracha un cri d'enthousiasme aux visiteurs :

— C'est splendide!

Cette collective exclamation fit accourir Mariette,

— C'est un conte de Goëthe ou d'Hoffmann que nous allons surprendre en action dans ce château, dit Thérèse.

— Vraiment, madame, ajouta André d'une voix émue, je vous garderai une éternelle reconnaissance pour le bonheur que j'éprouve en ce moment.

— Et toi, ma Sagesse, demanda la princesse, en remarquant son attitude recueillie; toi seule restes silencieuse; tu n'apprécies donc pas ce qui est devant nous?

— Oh! madame!... fut tout ce que la jeune fille put répondre. Le reste de sa phrase fut exprimé par de grosses larmes qui se poursuivaient sur ses joues rosées.

— Décidément, reprit la princesse avec ironie, je ne suis point à votre hauteur, et sans doute vous allez m'accuser de manquer absolument de goût, lorsque je vous aurai dit qu'en voyant, la seconde fois comme la première, ces vieux murs, je me sens froid jusqu'aux os; pour me réchauffer, tout le bois de cette futaie ne suffirait point. Je donnerais beaucoup pour être de retour à Nancy.

— Quel dommage! soupira André, de repartir avant la fin du jour!... Un coucher de soleil doit être magnifique, vu au travers de ces verdures profondes.

— Eh bien! je vous offrirai ce spectacle magnifique et pas cher, répliqua la princesse.

Elle ajouta en soulignant ses paroles :

— Je sais que l'on m'accuse d'être personnelle et capricieuse, et je veux prouver, en restant ici, que je sais me sacrifier aux plaisirs des autres.

Tout en causant, ils avaient traversé la cour d'honneur et gravi les marches du perron.

Là, devant la porte de chêne, comme devant la lourde grille, ils ne purent entrer.

— A quoi pense donc la gardienne du château, pour me faire attendre ainsi, dit en grondant la princesse.

— Madame oublie, répliqua timidement Mariette, que le gérant lui a écrit qu'elle a été grièvement blessée.

— En vérité, je l'avais oublié. Va, ma Sagesse, chercher les clefs, et reviens vite ouvrir.

A cet ordre, qui allait la mettre seule en présence de sa tante, Mariette se sentit étreinte par une froide peur. Elle obéit pourtant et se trouva bientôt devant la haie fleurie du jardin, où s'était écoulée si tristement son enfance.

Une fois là, elle hésita à aller plus loin. Le hennissement d'un cheval qui piaffait dans la cour la rassura un peu.

— Tant mieux! pensa-t-elle, ma tante n'est pas seule.

Et elle ouvrit avec moins d'appréhension la porte de ce logis, qui lui avait été si peu hospitalier. Mais à peine fut-elle entrée qu'elle se trouva en présence d'une scène lugubre qui lui arracha un cri suprême...

Et la pauvre enfant tomba évanouie sur les dalles où, si souvent agenouillée, elle avait demandé grâce...

Lorsque Mariette revint à la vie, elle était assise dans la cour; un vieillard tenait sa main dont il interrogeait l'artère.

— Vous voilà mieux, chère enfant, lui dit-il. Je com-

prends votre émotion; à votre âge, la vue de la mort est terrifiante.

Le doux visage de la jeune fille était inondé de larmes.

— La mort de ma tante est si inattendue! soupira-t-elle. Quoiqu'elle se soit montrée bien sévère pour moi, comment ne pas pleurer en songeant à l'isolement dans lequel sa pauvre âme a quitté ce monde, sans parent, sans ami pour lui dire : « Au revoir. »

— Oui, elle est morte seule, répliqua le docteur. Lorsque je suis arrivé près d'elle, elle avait rendu le dernier soupir...

Le médecin fut interrompu par une voix qui appelait :

— Mariette! Mariette!...

C'était Thérèse.

L'absence prolongée de Mariette avait d'abord mécontenté la princesse, et puis, en réfléchissant, l'inquiétude l'avait prise, et elle avait prié Thérèse d'aller savoir ce qui retenait si longtemps la jeune fille.

— Qui m'appelle? dit Mariette, et toute craintive elle alla au-devant de son amie.

— Venez, chère Sagesse, apporter les clefs à la princesse; sa patience lui échappe en vous attendant.

Mariette restait muette.

Thérèse, surprise du mutisme de son amie, l'envisagea, et ses traits contractés l'effrayèrent, comme la présence du docteur l'étonna.

— Qu'avez-vous, chère enfant? Pourquoi êtes-vous ainsi pâle et troublée? insista affectueusement Thérèse.

— Voyez, répliqua Mariette en entraînant son amie dans la maison mortuaire.

Devant la sombre majesté de la mort, les deux jeunes filles plièrent les genoux, et de leurs lèvres pures monta au ciel cette prière : « Des profondeurs de l'abîme, je crie « vers vous; Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix! ... »

Le vieux médecin avait suivi Mariette et Thérèse; et tandis qu'il les contemplait priant l'une et l'autre à haute voix, et se répondant les versets de l'hymne des désolés, la princesse et André arrivaient à l'entrée de la chambre mortuaire, sans avoir attiré son attention.

La princesse, tout d'abord, ne vit que les jeunes filles agenouillées, priant; mais André d'un coup d'œil embrassa dans son entier le lugubre tableau. L'artiste en fut profondément frappé.

Il était saisissant par les contrastes sur le premier plan.

La vieille femme, étendue sur le lit, les yeux clos, les mains contractées, étreignant sa poitrine, comme si elle eût voulu y retenir la vie qui l'abandonnait...

Quel contraste avec la jeunesse en fleur de ces deux belles jeunes filles aux yeux ouverts, émus, et dans lesquels la foi rayonnait!... Au dernier plan, et comme une ombre puissante, personnification de la philosophie chrétienne qui console et reconforte, le grand vieillard, droit et impassible.

Il fut distrait de sa contemplative méditation par l'exclamation de la princesse.

— Elles prient!... Pourquoi, pour qui prient-elles ?

— Pour votre vieille servante, madame, répondit le docteur de sa voix grave et sonore. J'ai été appelé trop tard pour arrêter l'hémorrhagie, et, lorsque je suis arrivé, Bastienne était morte.

— Partons! s'écria la princesse, la mort me fait horreur !... Partons!...

Et sous l'empire d'une inexprimable terreur, la princesse s'enfuit. André et les jeunes filles ne purent la rejoindre qu'au moment où elle arrivait à sa voiture. Elle s'y installa en ordonnant à sa demoiselle de compagnie de l'y suivre; quant à Mariette, elle opposa un refus si ferme d'obtempérer à un ordre semblable, que la princesse demeura stupéfiée par la transformation spontanée qui se faisait chez la douce et obéissante Mariette. Elle croyait entendre sa conscience lui dire : « Fais ce que dois, advienne que pourra! »

Et, dans cette occurrence, l'altière princesse se montra d'une débonnaireté blâmable, laissant seule Mariette à Saint-Hubert, pour veiller près de la morte et la conduire au cimetière.

Mariette, en retournant seule près du corps de sa tante, put repasser, en traversant le parc, les duretés qu'elle y avait subies...

Le vieux médecin, craignant je ne sais quoi pour je ne sais qui, rencontra Mariette arrêtée, pensive, devant le perron où pour la première fois elle avait vu sa protectrice.

— Vous revenez seule? demanda-t-il à Mariette.

— Oui; la princesse est repartie pour Nancy.

— Mais, reprit-il, elle va envoyer quelqu'un pour vous emmener ce soir, ou pour passer la nuit avec vous?

— Non, monsieur, répliqua la jeune fille. La princesse était trop émue pour songer à ce qui est de moi; et puis je ne risque rien ici, et j'y resterai sans crainte en priant.

— Non, mon enfant, vous n'y resterez point seule; je vais retourner au bourg, et j'enverrai, pour veiller et prier avec vous, la sœur Sainte-Marie-des-Anges.

Mariette serra la main que le docteur lui tendait; elle le vit remettre la bride à son cheval et puis reprendre le chemin du bourg, lorsqu'il fut installé dans son cabriolet.

. . . . . .

Mariette resta longtemps pensive et immobilisée.

A cette heure, les oiseaux recommençaient à s'ébattre en voletant, trois heures de l'après-midi étaient sonnées, et la chaleur, atiédie, invitait Mariette à visiter ses vieux amis des bois. Elle restait cependant à la même place, écoutant peut-être le bruit des roues qui s'amoindrissait; il finit par s'éteindre dans l'éloignement; seule alors dans le silence, elle laissa sa jolie tête blonde s'incliner vers la terre. L'isolement présent qui pesait sur elle lui rappelait douloureusement qu'elle était orpheline!... Elle allait s'en plaindre avec amertume, mais son cœur, essentiellement *droit*, lui montrait la princesse comme une providence vivante; au lieu de la blâmer de l'avoir laissée seule pour accomplir un rigide devoir de parenté, sa gratitude l'absolvait, en cette circonstance, de son égoïsme dominateur.

Enfin Mariette rentra dans la chambre de la morte. Elle osa regarder cette femme si terrible à ses jeunes années! elle cherchait, sur son visage, l'expression qu'elle y voyait stéréotypée dans ses souvenirs; mais la mort l'y avait remplacée par une indifférence placide, particulière à ceux qui ont souffert et durement travaillé pendant leur passage en ce monde. Cette vue de la mort devint fortifiante à la douce Sagesse; elle se sentit sous le regard du Seigneur, et dans la prière mentale qu'elle lui adressa la mesure du temps disparut pour elle.....

Longtemps après, le soleil inclinait vers l'horizon, une voix douce et caressante la tira de sa méditation. C'était sœur Sainte-Marie-des-Anges qui venait à son aide et chargée d'un lourd panier de provisions envoyées par le vieux médecin!

Sœur Sainte-Marie-des-Anges alluma deux cierges bénits, versa de l'eau sanctifiée dans une coupe, y trempa une branche de buis et en asperga la morte.....

— Merci, ma sœur, lui dit ensuite Mariette. Je regrette que le docteur vous ait dérangée pour moi; recevez-en mes excuses.

— Tous les hommes sont nos frères, et ceux qui pleurent sont nos frères préférés. Je vous vois seule et désolée, vous êtes ma sœur bien-aimée! répondit Sainte-Marie-des-Anges avec un beau sourire.

Et puis au bout d'un instant :

— Allez prendre l'air, dit-elle à Mariette. Je suis habituée, moi, à veiller les morts; rester seule près de votre tante ne me fera nul émoi. Le grand air vous fera du bien; — allez je vous en prie..... Ah! j'oubliais, ajouta-t-elle; — pendant la promenade des enfants, sur la grande route, la voiture qui emportait la princesse à Nancy s'est arrêtée, et j'ai été chargée de vous dire qu'elle allait envoyer quelqu'un près de vous.

— Oh! si Thérèse était libre de suivre les impulsions de son cœur, Thérèse reviendrait assurément; mais son devoir la retiendra près de la princesse.

— Allez, ma sœur, insista encore la religieuse.

Et elle conduisit Mariette à l'entrée du parc.

Sous ces grands arbres, les pâles violettes se montraient mêlées aux orchis, lesquels, en longs épis, cherchaient les rayons du soleil coupant les épaisses voûtes de verdure; derrière ces massifs feuillus, il allait bientôt disparaître.

Le chant d'une fauvette voletant au-dessus d'un genêt en fleurs, autour duquel un chèvrefeuille entremêlait ses guirlandes embaumées, arrêta Mariette : la jeunesse a des impulsions spontanées et charmantes, parce qu'elles sont sincères; à cette heure, la jeune fille trouvait un plaisir exempt d'épines douloureuses, elle aspirait la vie dans le parfum des fleurs, dans le chant de la fauvette, chantant à droite, à gauche, mais revenant toujours anxieuse à ce bouquet de chèvrefeuille.

A cette place, les fougères, déjà hautes, s'élevaient au-dessus des mousses. Mariette, en suivant de l'œil la coquette bestiole, la vit se glisser à travers les fougères pour porter à sa femelle, qui couvait, une friande libellule.

Préoccupée d'arriver jusqu'au nid charmant, sans effaroucher la couveuse par un faux mouvement, la jeune fille avançait dans la mousse, sans regarder à ses pieds, mais en guettant toujours curieusement la couveuse.

Soudainement Mariette pousse un cri, et bondit en arrière, emportant à son pied, qu'il avait mordu, un buil-terrier de la plus mignonne taille.

Le cri d'effroi de la jeune fille fait surgir d'entre les fougères un jeune homme qui dormait sur la mousse, et sous la sauvegarde du buil terrier.....

La morsure d'un chien inconnu est toujours effrayante, et le jeune homme le comprit si bien, qu'avant de s'excuser, lui, étranger, de s'être introduit dans ces lieux réservés, il chercha à rassurer la jeune fille sur l'agression du chien.

— N'ayez nulle crainte, mademoiselle, ce chien est à moi, et s'il s'est jeté sur vous c'est par un effet d'affection pour son maître.

Et ce disant, il houspillait vertement le petit dog.

Il revint tout piteux implorer son pardon de Mariette..... Le sang s'épanchait sur le bas blanc, et faisait craindre au jeune inconnu que la blessure ne fût grave. Il cherchait à rassurer la jeune fille qui restait muette et craintive en présence de cet étranger.

Pourquoi était-elle ainsi impressionnée par lui?..... Était-ce l'ombre qui commençait à se faire?..... Était-ce parce qu'elle était seule avec cet étranger?..... Eh! non!

Il sonne dans la vie une heure mystérieuse, où la plus indifférente jusqu'alors sent à cette heure bondir son cœur aux accents d'une voix jusqu'alors inattendue. Mariette, à la voix de l'inconnu, restait craintive et muette. Enfin elle lui put dire :

— Rassurez-vous, monsieur, cette morsure est légère et je n'en suis point effrayée. Votre fidèle gardien était dans son droit.

— Mais voyez comme le sang coule abondamment, permettez-moi de laver la plaie et d'y appliquer au moins du taffetas d'Angleterre.

Ouvrant un long cylindre de fer-blanc dans lequel l'inconnu enfermait les plantes précieuses pour ses études botaniques, il retira une petite pharmacie qui lui fournit tout le nécessaire au pansement qu'il proposait. Mariette le refusa, mais elle se laissa conduire jusqu'au perron du château. Là, l'inconnu et la jeune fille se séparèrent, pensant bien l'un et l'autre ne plus se revoir.....

L'inconnu revenait, à la place de l'accident, reprendre son herbier portatif, et, accroché à une branche, il trouva un petit mouchoir de batiste portant brodé à l'un des coins : MARIETTE.

Oh! innocent machiavélisme de la vingtième année! le jeune homme voyait entre ses mains un puissant moyen pour revoir la jeune fille dont l'attractive douceur, autant que la beauté modeste, l'avait charmé...

Quant à Mariette, cachée par la haie vive, elle regardait s'en aller à pas lents le jeune inconnu. Lorsqu'il fut rentré dans le bois, elle s'achemina vers la triste maison où veillait et priait sœur Sainte-Marie-des-Anges.

La sainte fille avait dressé dans le jardin une petite table sur laquelle attendaient les provisions envoyées par le bon docteur; et, quoi qu'elle en eût, Sagesse dut y goûter. La cordiale raison de Sainte-Marie-des-Anges força Mariette à se rendre à ses arguments. Malgré les bonnes paroles de sa compagne, Mariette tombait subitement dans une si profonde rêverie, que Sainte-Marie-des-Anges la jugeait succombant à l'impérieux sommeil qui succède aux émotions violentes. Elle rentra dans la première pièce, servant de cuisine, et sur la table, avec une simple paillasse, elle édifia un lit pour Mariette, qui consentit à y chercher le repos.

En voyant son bas maculé de sang, son pied démesurément tuméfié par la morsure, la bonne religieuse multiplia ses questions.

— N'en prenez aucun souci, ma sœur, répondit Mariette; ceci ne me fait aucun mal...

Quelle que fût la dureté de la paillasse, la fatigue aidant, Mariette y dormit profondément. Levée avec le soleil, elle s'habilla, pour aller prier près de la morte. A peine était-elle prête, qu'elle vit venir à elle Sainte-Marie-des-Anges, calme et souriante comme l'aurore. La sainte fille venait offrir à Mariette une jatte de lait, qu'était venue apporter une fermière des environs.

— Buvez ce lait, ma sœur, dit Sainte-Marie-des-Anges, et profitez de cette matinée radieuse pour revoir ce beau parc; allez, je vous en prie, faire cette promenade... J'oubliais la blessure de votre pied... en souffrez-vous encore?

— Non, ma sœur. J'éprouve un bien-être inexprimable et surprenant, après les secousses pénibles que j'ai subies hier.

— La promenade vous sera donc salutaire. Allez; moi, je reste.

Et Mariette s'enfonça dans le parc, après avoir revu le massif où la veille chantait la fauvette. La mousse foulée gardait encore l'empreinte du dormeur.

— Je croyais, se disait Mariette, que le regard fier et doux d'André de Versault, lorsqu'il s'adressait à Thérèse, était un beau regard; mais cet inconnu, en implorant, avait une bien irrésistible éloquence! Et comme sa démarche est élégante!... et sa voix, un peu voilée, est-elle expressive!... Cet inconnu, d'où vient-il?... quel est son nom?

Et Mariette était si absorbée dans ses spéculations touchant l'inconnu qu'elle passa devant Jacques sans lui dire le bonjour amical qu'elle avait projeté! Elle arriva ainsi distraite au bout d'une avenue conduisant au bourg. Elle regardait ce chemin blanc qui se déroulait comme un long ruban entre deux rangées d'ormeaux, se contournant ironiquement, se parodiant les uns les autres, lorsqu'elle vit poindre une voiture menée rondement.

— C'est peut-être Thérèse? dit joyeusement Mariette.

Et pour tromper ou distraire son attente impatiente, elle se mit à suivre les méandres capricieux d'une hirondelle chasseresse... Le roulement lointain de la voiture devenait perceptible... Mariette regardait avidement... Une seule personne était dans la voiture. Indifférente à qui que ce fût autre que Thérèse, Mariette revenait sur ses pas, lorsque les clic-clacs véhéments partant de cette voiture la firent regarder en arrière, et elle reconnut le vieux médecin.

— Bonjour, mon enfant, dit-il en descendant lestement de son cabriolet. A la fraîcheur de vos joues, je vois que vous êtes remise des fatigues d'hier. Je suis content de vous. Je viens vous enlever pour aller déjeuner chez ma sœur.

— Je ne puis m'absenter; merci, docteur. La princesse doit envoyer Thérèse de Sarremont, et mon absence la mécontenterait.

— La princesse a bien d'autre souci que vous; à cette heure, elle dort. Allons, montez à côté de moi, vite..... Venez.

— Sans chapeau? c'est impossible!

— Tenez, prenez le mien.

Et le bon docteur coiffa Mariette de son grand chapeau de paille à larges bords. Sous cette coiffure excentrique, elle était jolie à ravir.

(*A suivre.*) I. ALLIN.

ORIGINE DU MOT BABY

D'où croyez-vous que vienne le terme de *baby* et son congénère *bébé*? De l'anglais, direz-vous? L'étymologie serait trop aisée. Apprenez que le mot *baby* vient du grec, ni plus ni moins; il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Photius, l'auteur du schisme grec, raconte, en effet, dans une notice sur le philosophe Hermias, que cet homme estimable avait eu de sa femme Œdesia (littéralement la pudibonde) un enfant qu'elle adorait et qu'elle appelait en jouant *babion*; ce mot-là était d'origine syriaque; les Syriens appelaient déjà à Damas les petits enfants *babia*.

Le bébé du philosophe Hermias était terriblement précoce. Le bon Photius raconte qu'âgé de sept mois, il se fâchait tout rouge quand sa maman Œdesia lui jouait la niche de l'appeler *babion*.

Mais voilà qui est bien plus fort. A sept ans, ce moutard incomparable quitta la vie, « ne pouvant supporter de vivre dans un corps. » Eh quoi! un suicide, à l'âge de sept ans! Et pour des raisons d'ordre aussi immatériel! Tant de philosophie dans un être si jeune!

Rassurez-vous; il y a moyen de tout arranger. Le texte grec ne dit pas qu'il se tua; la traduction littérale est : *il se sépara de vivre*. Il est probable que ses parents désolés écrivirent sur son tombeau : « Ci-gît un enfant qui quitta la vie à l'âge de sept ans : il était trop pur et trop beau pour vivre dans un corps mortel. » Ce que Photius a traduit dans une phrase à double sens.

Il n'en reste pas moins que cet enfant prodige se fâchait à l'âge de sept mois d'être traité de moutard. Avouez qu'il n'y a rien d'étonnant à sa mort prématurée. Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

LA DENTELLE

En ce moment-ci la ville de Caen est en fièsse; à l'occasion du concours régional, l'administration municipale a organisé des fêtes magnifiques; au nombre des diverses attractions, la belle exposition de dentelles fabriquées dans la région obtient un vrai succès d'enthousiasme.

Quand on entre dans le salon des dentelles, la première impression est entièrement favorable; on embrasse d'un seul coup d'œil l'ensemble de la collection, disposée avec beaucoup de goût dans un grand carré divisé en deux galeries.

En examinant en détail les objets exposés, on est émerveillé de la beauté de quelques-uns des dessins qui révèlent un talent véritablement artistique; on a fait de tels progrès dans la fabrication des dentelles noires que l'on est arrivé aujourd'hui à obtenir différents tons qui permettent d'estomper la fleur, de figurer une dégradation de nuances marquant tous les reflets d'ombre et de lumière. L'exécution du travail atteint un degré de perfection telle qu'il semble impossible de jamais le dépasser. On se fera une idée de la finesse de certains tissus de dentelles en remarquant que l'ouvrière, pour produire un seul centimètre carré, est obligée de déplacer 550 épingles.

La fabrique du Calvados a fait, dans cette exposition, une manifestation très-importante qui révèle sa grande et puissante activité. Elle a prouvé une fois de plus qu'elle n'a pas de rivale pour la fabrication des dentelles connues généralement sous le nom de dentelles de Chantilly.

Ces magnifiques produits ne sont-ils pas préférables à ces légères parures, à ces ornements sans valeur, fleurs brillantes, mais éphémères, écloses le matin, défraîchies le soir?

Les dentelles du Calvados auront toujours la supériorité et l'inappréciable mérite de la nouveauté. Ce succès est la conséquence manifeste de deux forces, savoir : le génie de l'homme dans la conception du dessin et la vulgarisation commerciale du produit; le génie de la femme dans l'exécution du travail et dans son appropriation à tous les caprices d'une mode essentiellement française.

Disons, à ce propos, que la *Revue de la Mode* commencera prochainement la publication d'un travail très-important sur l'histoire de la dentelle, accompagné de curieux *fac-simile* copiés sur des modèles authentiques.

Cette histoire offrira un grand attrait, non-seulement à celles de nos lectrices qui s'occupent d'ouvrages à l'aiguille, mais encore aux collectionneurs et à tous ceux qui s'intéressent au progrès de notre industrie nationale.

Nous reproduisons deux spécimens des gravures qui illustreront l'histoire de la dentelle. L'une représente un *fac-simile* de point d'Alençon, l'autre une dentelle en point d'Argentan.

POINT D'ARGENTAN.

POINT D'ALENÇON.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les femmes dont la peau délicate supporte difficilement l'air vif de la campagne, le hâle, la brise de mer, etc., trouveront un grand soulagement dans l'usage du *Rowland's kalydor*, qui, étendu sur la peau, formera comme un rempart infranchissable contre toute éventualité fâcheuse.

L'application du *Rowland's kalydor* est parfaite en cas de piqûre d'insecte, et tout à fait efficace contre les coups de soleil; sous son action bienfaisante, l'irritation de la peau, les rougeurs, les plaques, tout cela disparaît.

Se vend, en France, chez tous les parfumeurs et pharmaciens, et à Paris : chez Guerlain, 15, rue de la Paix; Roberts, 23, place Vendôme; Hogg, 2, rue Castiglione, et Fay, 9, rue de la Paix.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.*

Nous pensons être agréables à nos lectrices en leur indiquant un nouveau produit à détacher qui nous vient d'Angleterre. La *dispotine* a la propriété de dissoudre tous les corps gras, ainsi que la matière colorante des feuilles et des fruits. C'est la seule matière, croyons-nous, qui ait atteint la perfection pour enlever les taches de crasse formées par les doigts, la transpiration ou les cheveux, sur les gants, les chapeaux de paille, de feutre, etc. Ce produit a surtout l'avantage, sur ceux employés jusqu'à ce jour, de pouvoir servir à détacher les étoffes ou les rubans teints avec les couleurs les plus tendres, sans que ces couleurs soient altérées et sans laisser d'odeur désagréable.

On peut se procurer la dispotine, au prix de 1 fr. 25 le flacon, à la Pharmacie générale, rue du Quatre-Septembre, 13, et chez les principaux pharmaciens.

LES MENUS DE LA SAISON

Juin.

MENU D'UN DINER DE 12 COUVERTS

POTAGE

Potage de riz au coulis d'écrevisses.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Petits pâtés feuilletés à la moelle.

POISSON

Saumon au bleu.

RELEVÉ

Filet de bœuf à la crème.

ENTRÉE

Chartreuse printanière.

ROT

Poularde rôtie.

ENTREMETS

Haricots verts faits à la provençale.
Crème plombière aux fraises.

Le filet de bœuf à la crème est une imitation du *rôble de lièvre à la crème*. Par les temps chauds, cet accommodement, fort simple, le fait manger avec plaisir, surtout à la campagne, à qui s'adressent principalement les menus publiés par la *Revue de la Mode*.

Filet de bœuf à la crème. — Parer un filet de bœuf et le placer dans une marinade un peu acidulée. Après trois ou quatre jours, le retirer, le piquer de fins lardons, l'embrocher et le mettre au feu en l'arrosant de sa marinade. A moitié cuisson, verser dessus du beurre fondu, puis un verre d'excellente crème avec une ou deux pincées de sucre en poudre. Continuer à l'arroser jusqu'à cuisson complète; le saler alors, puis le dresser sur un plat en le masquant de la sauce passée à travers un tamis, et dont on se sera assuré du degré d'assaisonnement. LE BARON BRISSE.

PETITE CORRESPONDANCE

Pensez à moi. — Faites une jupe garnie devant de plissés à la vieille, posés en éventail et montés avec pli quadruple derrière. Corsage à basques raides, avec plissés remontant et suivant ceux de la jupe, les plissés remontant et redescendant derrière jusqu'au bas de la basque.

Anna-Marie. — Les cravates se trouvent partout dans les grands magasins de rubans et de mercerie, et cette batiste partout également dans les bons magasins de nouveautés.

M. E. C. — La grenadine sur dessous de soie noire peut se porter en ce cas au sixième mois du deuil, à moins cependant que les usages particuliers du pays que vous habitez ne vous contraignent à porter ce deuil plus sévèrement; vous seule pouvez être juge.

Mme H. D. — Je ne vois pas l'absolue nécessité d'habiller *toujours* deux sœurs de la même façon, néanmoins, si vous y tenez, ne choisissez pas des étoffes et des dispositions qui aient l'inconvénient que vous signalez. Choisissez de l'uni ou des raies. Faites, par exemple, des costumes avec jupon bleu foncé ou bleu barbeau en faille ou en foulard uni, avec garnitures draperies au tablier, suivant le modèle que vous préférerez, en foulard surah rayé blanc et bleu suivant la teinte du jupon. Comme confection d'été pour jeune fille, je conseille l'écharpe en crêpe de Chine ou le paletot Louis XV en sicilienne, orné de franges mousse. Pour vous, madame, la visite avec pans formant mantelet par devant.

H. B. — Vous avez raison, le bouquet est entièrement démodé. Portez des gants très-clairs mais assortis à votre toilette. Le gant blanc est absolument réservé aux toilettes du soir.

A. de B. — Vous aurez ce dessin.

Mlle A. D., Bordeaux. — Je ne sais trop ce qu'est l'étoffe que vous nommez : *pagne*. Décousez vos petits volants et garnissez-en le tour de votre jupe en les disposant ainsi : un volant froncé, un autre faisant tête transforme en bouillonné tiré, c'est-à-dire froncé trois fois avec tête en haut et en bas, cette garniture répétée trois fois. Votre tablier peut être refait suivant nos dessins et noué derrière avec un nœud de velours noir. Vous mettrez en ce cas un petit col de velours noir au corsage et des revers de velours aux manches.

Mme M., à La Corderie. — Je vous ai répondu plusieurs fois, mais j'ai eu des retards forcés dans ma correspondance à cause de l'abondance des matières qui ne m'a pas permis de répondre immédiatement. Avec une robe de grenadine, je ne vois guère qu'un petit paletot Louis XV en grenadine double en soie et garni comme la robe ou une écharpe noire sur la poitrine.

Mme B. de F. — Nous allons tâcher de vous satisfaire, mais *rien* n'est plus difficile. D'ailleurs, j'ai dit bien des fois que les femmes d'un certain âge s'habillaient comme les femmes plus jeunes, à la différence près qu'elles choisissent des étoffes plus foncées et les modèles les moins excentriques.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.